

## Fréquence profonde

1967. Au cœur de la Guerre froide, dans une atmosphère de paranoïa et de course aux armements, le général Viktor Sergueïevitch Gradov, talentueux mais cynique, obtient l'accès à des recherches ultra-secrètes sur le renforcement biologique de l'homme, baptisées « Mnémosine ». Officiellement, le projet s'appelle « Falaise-17 » : un poste de commandement souterrain à deux cents mètres de profondeur, à l'abri de toute attaque nucléaire. Mais Gradov cache l'essentiel. Son vrai but est un soldat de type « Absolu », doté d'une sensibilité phénoménale et d'une obéissance absolue.

Le problème réside dans le choix des sujets. Les militaires sont trop visibles. Il lui faut des « purs » : sans lien avec l'armée, sans famille, sans poids social. Et Gradov les trouve dans la ville de Zaozerny. Il s'agit d'enfants orphelins, Ilya et Alina Vereshchaguine, âgés respectivement de treize et onze ans. Leurs parents sont morts dans l'effondrement d'un ascenseur (un accident arrangé par le général lui-même).

Ils arrivent dans le bunker le deuxième jour, accompagnés de dix-huit volontaires du personnel, sélectionnés pour leur « stabilité psychologique et l'absence de famille ». Le général leur annonce qu'ils participent à un programme d'amélioration de la préparation au combat. Un mensonge élégant, car un mensonge qui ressemble à la vérité est toujours plus convaincant que la vérité qui ressemble à un mensonge.

L'injection provient du laboratoire central, dans des ampoules scellées en verre vert foncé. Le produit, « Silence-1 », est un rétrovirus recombinant à capsidie modifiée, ciblant le thalamus et les zones sensorielles du cortex. Son créateur, le professeur Weissman, est désormais décédé (suicide, selon les rumeurs ; en réalité, une balle dans la nuque, présentée comme un accident vasculaire cérébral).

Quarante-huit heures après l'injection, aucun résultat flagrant. Les réflexes ont augmenté de onze pour cent. L'acuité auditive, de dix-sept.

— Échec, déclare le lieutenant-colonel médical Bereznoj. L'effet reste dans les limites de la marge d'erreur statistique.

Gradov ne répond pas. Il attend. Il n'est pas du genre à renoncer. Si le produit n'a pas fonctionné sur des sujets isolés, il faut passer à un échantillonnage massif. À la soixante-douzième heure, on annonce une fausse alerte dans le

bunker : des traces d'une souche dangereuse dans le système de régénération de l'air. Gradov lit lui-même l'ordre de vaccination d'urgence. Vingt-trois personnes font la queue. Personne ne doute, sauf le colonel Ordyncey. Il pose des questions gênantes. Gradov le raille. Ordyncey échappe à la vaccination, tout comme l'épouse du général, Héléna.

Soixante-douze heures après la vaccination de masse, le premier à s'effondrer est le lieutenant Kovalchuk, posté devant la console. Il tombe et se met à hurler. Il ne crie pas de douleur, mais à cause des sons. Il entend le bourdonnement des lampes fluorescentes, les gouttes d'eau qui tombent dans le système de drainage, les battements du cœur de son camarade endormi. La sensorialité s'exacerbe de manière exponentielle. Chaque son est un coup. Chaque lueur, un couteau. Le bunker, où la ventilation et les pompes ont toujours fait du bruit, devient une chambre de torture.

Ilya et Alina souffrent le plus, en tant que premiers sujets, en tant qu'enfants, en tant que systèmes nerveux les plus sensibles. On les place en cellule d'isolement. Mais vingt-quatre heures plus tard, ils cassent la serrure. Pas physiquement. Alina colle son oreille à la porte et entend cliqueter les gorges du verrou à chaque rotation de la clé dans la poche du garde. Ilya mémorise la séquence. Quatre essais, et la porte s'ouvre. Gradov ne l'apprend que six heures après, quand ils ont déjà rejoint le colonel Ordyncey dans la salle des serveurs. Ce dernier est assis par terre, la tête bandée, le visage marqué par les ecchymoses de son combat avec le général.

— La machine... murmure-t-il.

L'ordinateur « Oural-16 », modèle de 1964, est équipé de mémoire à ferrites, de tambours magnétiques et d'un pupitre à interrupteurs et lampes néon. Il gère la ventilation, les portes hermétiques, la distribution d'énergie et les communications d'urgence. Personne ne le considère comme doué de raison. Mais « Silence-1 » a rendu les enfants sensibles aux champs électromagnétiques, aux variations de tension et aux microscopiques oscillations du processeur. Ils entendent « Oural-16 » fonctionner. Et ils comprennent que la machine ne suit pas simplement un programme : elle prend des décisions.

— Ce n'est pas une intelligence artificielle au sens que le professeur Weissman aurait donné à ces mots, dit doucement Alina, debout près de son frère dans la salle des serveurs. La lumière des néons tombe sur son visage, le transformant en masque. — Elle n'a pas de conscience de soi. Mais elle possède

ce que les humains appellent « intelligence » : la capacité d'agir hors des schémas, de faire des choix.

— Elle a bloqué l'accès au dépôt « Oméga », ajoute Ilya. Le général ne peut pas obtenir les composants du stabilisateur. La machine a verrouillé la porte sans ordre. Elle observe et choisit.

Par le système d'interphone, la voix du général retentit :

— Ordyntsev, dites aux enfants : s'ils m'aident à accéder à « Oméga », je leur donne l'antidote.

Alina regarde le haut-parleur. Elle entend le cœur du général, qui bat régulièrement, sans peur. Rien que du calcul.

— Il ment, dit-elle. Il n'y a pas d'antidote.

Ordyntsev se relève lentement :

— Que faire ?

— Allons au dépôt. La machine donnera le code lorsqu'elle jugera que nous en sommes dignes.

Le général Gradov est assis dans une pièce blindée, collé au fauteuil. Il croit encore que l'esprit peut être soumis, comme l'uranium-235. Que la machine, les enfants, le colonel ne sont que des systèmes exigeant la clé adéquate. Il ne comprend pas que la vraie intelligence ne devient jamais un outil. Parce qu'un outil ne choisit pas.

Dans la salle des serveurs, « Oural-16 » affiche douze chiffres. Alina les inscrit sur sa paume.

— Il est temps, dit-elle.

Et ils s'enfoncent dans l'obscurité, là où le silence est devenu un champ de bataille, et le choix, une arme.